

**L'ENSEIGNEMENT
DE LA MÉDECINE
AU MOYEN AGE**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649775453

L'Enseignement de la Médecine au Moyen Age by É. Nicaise

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

É. NICAISE

**L'ENSEIGNEMENT
DE LA MÉDECINE
AU MOYEN AGE**

L'ENSEIGNEMENT
DE
LA MÉDECINE
AU MOYEN AGE

Dans un essai sur *les Écoles de médecine et la fondation des Universités au moyen âge*, publié dans la *Revue scientifique* (1), j'ai montré qu'au point de vue qui nous occupe, cette longue période doit être divisée en deux, qui sont séparées par la fondation des Universités et par une période intermédiaire, pendant laquelle la science arabe pénètre dans l'Occident, grâce aux traductions latines de ses livres. Cette période de transmission sépare la période de barbarie, de la *Pré-Renaissance*. L'enseignement de la médecine doit être examiné dans chacune d'elles.

La *période de barbarie*, qui s'étend depuis la fin du v^e siècle jusqu'au xii^e, est la moins connue (2); on ne sait au juste ce qu'étaient les écoles grecques et romaines, les écoles néo-latines, ni celles qui furent

(1) Voir *Revue scientifique*, 17 février 1891.

(2) Voir *Introduction de la Grande Chirurgie* de Guy de Chauliac, rééditée par E. Nicaise; F. Alcan, 1890.—*Les Origines de la Faculté de médecine de Montpellier*, in *L'Université de Montpellier*, p. 79, 21 février 1891.

61863

fondées par les moines dès le vi^e siècle. Il est probable qu'il existait aussi de petites écoles laïques, mais celles-ci ne prirent de l'importance que quand les traductions des livres arabes eurent pénétré jusqu'à elles.

L'enseignement de la médecine, en Occident, paraît avoir été réduit à des notions grossières et superficielles. Les auteurs grecs n'ayant pas encore été traduits en latin, et la langue grecque n'étant pas étudiée, les médecins n'avaient dans les mains que des auteurs de peu de valeur. Pour apprécier cette époque, les documents précis font défaut; on est obligé de s'appuyer sur les livres que les médecins pouvaient avoir dans les mains pour juger de l'état de la médecine. Ces livres eux-mêmes sont rares et peu connus; ils ont été recherchés par Daremberg et de Renzi.

Au début du moyen âge, ceux qui ont écrit sur la médecine (Daremberg, ont été les intermédiaires entre les Grecs et les néo-Latins; leurs ouvrages contiennent surtout des recettes médicales et des formules superstitieuses, qui ont donné naissance à la plupart des *Receptaires* chrétiens du moyen âge.

Cependant Daremberg croit que des livres latins de médecine ont été rédigés, compilés ou traduits entre le i^{er} et le vi^e siècle, d'après des livres grecs; que, dès le vi^e siècle et sans doute avant, certains ouvrages d'Hippocrate, de Galien, de Soranus ont été traduits en latin. A Paris, on a des manuscrits du vi^e siècle qui renferment des traductions d'Oribase; des manuscrits du ix^e, des traductions assez libres d'Hippocrate, de Galien, d'Alexandre de Tralles. « Un manuscrit de Milan prouve qu'à Ravenne, à la fin du viii^e siècle, on faisait des leçons publiques sur Hippocrate et Galien (1). » A la même époque, on traduisait le *Traité de botanique médicale* d'Apuleius en anglo-saxon; au

(1) Daremberg, *Hist. des sciences méd.*, t. I^{er}, p. 257, 1870.

viii^e siècle encore, à Saint-Gall, on traduisait également des manuscrits de médecine; l'abbaye du mont Cassin, celle d' Einsiedeln, la bibliothèque de Berne en renferment qui remontent aux viii^e (peut-être au vii^e), ix^e, x^e ou xi^e siècles.

Au ix^e siècle, les ouvrages d'Alexandre (de Tralles), médecin grec du vi^e siècle, étaient déjà traduits en latin, selon Daremberg; mais, d'après d'autres auteurs, cette traduction n'aurait été faite qu'après l'époque de Guy de Chauliac, qui aurait cité Alexandre probablement d'après Paul d'Épîne.

D'après Ozanam, de Renzi et Daremberg, on trouve donc beaucoup de manuscrits qui tendraient à prouver que, pendant la première partie du moyen âge, la médecine n'était pas si absolument délaissée qu'on le croit généralement. Mais la plupart de ces écrits se rapportent à des travaux d'écrivains méthodistes et sont des extraits de la *Somme médicale*, « d'abord anonyme, et que Gariopuntus (de Salerne) a ensuite baptisée de son nom après l'avoir remaniée ». Parmi les ouvrages de cette période, nous citerons encore les *Étymologies* d'Isidore, de Séville, mort en 636 (1).

Ce qui frappe, dans les ouvrages qui servaient alors à l'instruction médicale de l'Occident, c'est que la doctrine méthodiste y domine contre celle de Galien. En effet, les premières traductions latines de livres *complets* de Galien sont seulement du xi^e et du xii^e siècle; il en résulte que, depuis la fin du v^e siècle jusqu'au xii^e, pendant sept siècles, la médecine de Galien ne fut pas connue en Occident, dans son ensemble du moins.

D'après cela, nous pouvons juger dans quel triste état se trouvait la médecine. Elle disposait de peu de livres, et ceux-ci étaient pour la plupart des formulaires; les meilleurs relevaient de la doctrine métho-

(1) *Introd. de la Chirurgie* de Guy de Chauliac, p. xxxii.

diste, qui ne recherche ni les causes des maladies, ni leur siège, et ne s'inquiète que de ce qu'elles ont de commun; il n'est pas question des localisations pathologiques précises. Elle divise les maladies en trois groupes, celles par *relâchement*, par *resserrement* (*laxum* et *strictum*), et un troisième groupe, *mixte*.

Cette doctrine était bien inférieure à celle d'Hippocrate et de Galien, du premier surtout. On la retrouve à l'École de Salerne, qui seule attire l'attention en Occident jusqu'à la pré-Renaissance, et joue un rôle dans l'enseignement de la médecine à cette époque (1). Salerne règne pendant plusieurs siècles, du ix^e au xiii^e, et les ouvrages salernitains entrent à peu près pour moitié, avec les anciennes traductions et compilations, dans l'enseignement médical de l'Italie, de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et même de l'Espagne. Jusqu'à Constantin, la médecine salernitaine, comme celle du reste de l'Occident, est méthodiste; Gariopuntus, dans son *Passionarium*, nous la fait connaître (de Renzi).

Dans la seconde moitié du xi^e siècle, l'humorisme apparaît à Salerne avec Trotula, Cophon, les Platearius, etc. Il semble cependant qu'il y ait fait son apparition avant les traductions de Constantin l'Africain. En effet, d'après Daremberg, Salerne possède déjà des ouvrages de Galien, d'Hippocrate, d'Alexandre de Tralles, de Paul.

Comment ces livres y étaient-ils venus? Peut-être par des Juifs, lesquels ont commencé à se répandre en Occident avant les croisades, et, par leurs connaissances plus étendues que celles des moines et des médecins laïques, ont préparé la réputation de la médecine arabe, en faisant quelques traductions ou extraits de ses livres.

(1) *Introd. de la Chirurgie de Guy de Chauliac*, p. xl.

L'École de Salerne aurait possédé seize livres de Galien : ce sont peut-être les seize livres de l'École d'Alexandrie, qui ont joué un rôle si important dans l'enseignement de cette école et que L. Leclerc nous fait connaître. (Après la conquête, les Arabes réorganisèrent l'enseignement de la médecine à Alexandrie, avec ces mêmes livres, traduits en arabe par Honcin.)

En résumé, nous voyons que, pendant cette première période du moyen âge, les livres médicaux sont de peu d'importance; le méthodisme domine; Galien n'apparaît que dans la seconde moitié du x^e siècle. Il n'y a qu'une seule école importante, c'est Salerne. On doit établir une distinction entre elle et les écoles ecclésiastiques et laïques de la même époque, qui lui étaient bien inférieures.

L'Église, dont la puissance temporelle s'était accrue considérablement, était en possession de presque tous les manuscrits, mais elle n'a pas cherché à vulgariser ni à développer les connaissances acquises. Cependant elle n'a pas négligé l'influence que pouvait lui donner la pratique de la médecine. J'ai montré ailleurs le rôle des couvents, des écoles d'abbaye, des clercs; plusieurs de ses membres, et des plus considérables, étudièrent et pratiquèrent la médecine.

Isidore de Séville (p. xxx), qui écrivit au vi^e siècle des ouvrages de médecine, était évêque. Au xm^e siècle, Pierre d'Espagne, qui étudia la médecine à Paris et à Montpellier et composa un *Thesaurus pauperum*, devint pape sous le nom de Jean XXI, en 1276, etc.

LA SCIENCE ARABE, SA TRANSMISSION A L'OCCIDENT.

Pendant que l'Occident était dans la barbarie, l'Orient s'empara de l'héritage des Grecs, et le ix^e siècle

fut pour les Arabes une époque de renaissance; ils traduisirent les ouvrages des médecins et des philosophes grecs (1), et ne furent pas de simples compilateurs; ils ont eu de l'originalité, et ont ajouté à la science de leurs maîtres. Leurs écoles acquirent une grande renommée, et il en sort des ouvrages considérables, qui, traduits en latin dès la fin du xi^e siècle et surtout pendant le xii^e, vont influencer et vivifier les écoles d'Occident, où Salerne seule a brillé, jusqu'ici, d'un grand éclat.

Le moyen âge doit donc beaucoup aux Arabes. « Effacez les Arabes de l'histoire, a dit Libri, et la renaissance des lettres sera retardée de plusieurs siècles en Europe. » — « Les Arabes, a encore dit Humboldt, font reculer en partie la barbarie qui, déjà depuis deux siècles (depuis le vi^e), a couvert l'Europe ébranlée par les invasions des peuples; ils remontent aux sources éternelles de la philosophie grecque; ils ne se bornent pas à sauvegarder le trésor des connaissances acquises, ils l'agrandissent et ouvrent de nouvelles voies à l'étude de la nature. »

La transmission de la médecine arabe, et, par suite, de la médecine grecque à l'Occident, fut commencée par les Juifs et par Gerbert, développée surtout par Constantin et par Gérard de Crémone, et continuée plus tard encore par les Juifs (2).

(1) *Introd. de la Chirurgie* de Guy, p. xxxiii.

(2) L'hébreu cesse d'être compris du vulgaire à partir du vi^e siècle avant l'ère chrétienne, et les Juifs renoncent alors à leur idiome national pour adopter le langage dominant dans le pays où ils sont établis, tels que le chaldéen en Babylonie, l'araméen ou syriaque en Palestine, le grec en Égypte. La connaissance de l'hébreu ne se perpétua plus que parmi les rabbins ou docteurs juifs.

Au vi^e siècle de l'ère chrétienne, il existe une école juive à Tibériade en Palestine. L'étude grammaticale de l'hébreu fleurit ensuite dans les écoles de Syrie, du Magreb (Maroc) et en Espagne sous la domination des Arabes, à partir du viii^e siècle. La grammaire hé-

Au x^e siècle, la supériorité des Arabes andalous et l'importance des écoles de Cordoue conduisent Gerbert, cité par Leclerc, à vulgariser quelques ouvrages de leur science, ce qui lui donne une grande renommée.

A la fin du x^e siècle, Constantin (1015-1087) fait des traductions de l'arabe en latin, au mont Cassin. C'est un événement considérable, qui élargit le champ des études, très limité alors, par suite de l'ignorance du grec et de la pénurie des traductions latines; Salerne devient par là la cité hippocratique. J'ai reproduit dans mon *Introduction* (p. XL) la liste des écrits de Constantin.

Au xi^e siècle, Tolède devient le rendez-vous des hommes qui veulent s'instruire; Gérard de Crémone (1114-1187) y séjourne pendant plus d'un demi-siècle et y fait plus de soixante-dix traductions de l'arabe en latin.

Leclerc n'a pas trouvé moins de 300 traductions de la première langue dans la seconde; ces documents, répandus en Europe dans le xi^e et le xii^e siècle, favorisèrent (Leclerc dit provoquèrent) l'élan scientifique du xiii^e. La médecine grecque est représentée dans ces traductions par 4 ouvrages d'Hippocrate et 25 de Galien; 90 traductions concernent la médecine. Une dizaine de traductions sur 300 ont passé par l'hébreu avant d'être traduites en latin.

Le travail considérable accompli par Leclerc nous permet de connaître la plupart des livres que l'on avait en Europe à la fin du moyen âge, pour l'ensei-

braïque fut fixée et le rabbin égyptien Saadia (892-942) en est considéré comme le fondateur.

L'étude de l'hébreu ne fut mise en honneur parmi les savants chrétiens qu'à partir de la fin du xv^e siècle et au commencement du xvi^e (Van den Berg).